

Éveline Baumann, Laurent Bazin, Pepita Ould Ahmed,  
Pascale Phélinas, Monique Selim et Richard Sobel (dir.),

## *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes*

Paris, L'Harmattan, 2008

Ce livre fait partie des trop rares recueils réunissant à parité des textes de spécialistes des sciences économiques et des sciences sociales. En effet, sur ses dix-sept contributeurs, neuf sont économistes et huit sont soit ethnologues, soit sociologues. Est-ce à dire que l'ouvrage brise le mur d'ignorance réciproque que déplorait déjà Raymond Firth en 1939<sup>1</sup> et qui, aujourd'hui encore, sépare les deux champs disciplinaires ? Malheureusement non ! Le titre et la présentation du recueil en témoignent. Dans son introduction, l'économiste Pepita Ould Ahmed pose pour constat de départ que les ethnologues contemporains raisonnent en termes d'argent là où leurs collègues économistes parlent de monnaie. Or tout lecteur informé des évolutions récentes de l'anthropologie économique ne peut que désavouer une telle affirmation. L'auteure ne cite d'ailleurs aucune référence récente qui viendrait étayer sa thèse. Qui plus est, les ethnologues ou sociologues ayant contribué à l'ouvrage la démentent implicitement. Lorsqu'ils traitent du phénomène monétaire dans ses manifestations culturelles particulières, ils emploient le terme de monnaie comme le feraient les économistes. C'est le cas au chapitre 4 de Pascale Absi, à propos des connotations symboliques et religieuses que les mineurs de Potosi, en Bolivie, donnent à la monnaie en lien avec le minerai d'argent ; de Laurent Fontaine, à l'étude des « monnaies » des Yucuna d'Amazonie colombienne (chap. 6) ; ou encore de Keith Hart, qui s'intéresse à la monnaie comme vecteur de partage et de mémoire (chap. 9). À vrai dire, les ethnologues d'expression française n'emploient la notion d'« argent », reprise du sens commun, que lorsqu'ils étudient la circulation ou la capitalisation de monnaies nationales à « vocation généraliste » (*general purpose money* selon la typologie substantiviste), dans le cadre de travaux qui portent sur le volume et la structure des revenus ou leur conversion en capital symbolique. Dans le recueil, quatre auteurs adoptent cette perspective : Gilles Lazuech et Pascale Moulévrier à l'examen des stratégies budgétaires mises en place par certains milieux défavorisés français (chap. 2), Nicolas Puig à l'étude des dons monétaires ostentatoires dont les mariages de rue au Caire sont l'occasion (chap. 5), ou encore Laurent Bazin, lorsqu'il traite de la précarité salariale des ouvriers de l'Ouzbékistan post-communiste (chap. 12).

<sup>1</sup> Firth, 1939, *Primitive Polynesian economy*, London, G. Routledge & sons.

Ajoutons que l'emploi du terme « argent » pour rendre compte des usages socio-économiques de la monnaie n'est en rien spécifique aux ethnologues et aux sociologues, puisque les économistes francophones, y compris ceux du présent recueil, l'emploient aussi dans ce sens (notamment Thierry Pairault à l'étude de l'autonomie financière acquise par les femmes chinoises, grâce à l'institution renouvelée du *sifanqian*, la cassette personnelle, au chap. 3).

Malgré une entrée en matière contestable, car fondée sur de fausses distinctions, les économistes, contributeurs de l'ouvrage présentent l'intérêt d'ancrer leur réflexion dans un courant hétérodoxe et minoritaire, qui conteste, à juste titre, la vérité universelle des postulats de la théorie néo-classique et leur caractère prescriptif. En cela, ils s'inscrivent dans la longue tradition de l'économie politique, dont les promoteurs historiques furent François Quesnay, Adam Smith, David Ricardo puis Karl Marx et qui trouve des prolongements contemporains dans les écrits notamment de Chris Gregory<sup>2</sup>. Cette approche institutionnaliste a l'avantage d'interpréter les faits économiques en référence à divers ordres de facteurs (sociaux, culturels, politiques et historiques) et, ce faisant, s'applique à relativiser la portée pratique des prédicats qui servent de base de raisonnement aux économistes souscrivant à l'orthodoxie néo-libérale. Ainsi, dans une excellente contribution à l'ouvrage, Jérôme Blanc, remet en question le postulat de la parfaite fongibilité de la monnaie « tous usages » en vigueur dans nos univers sociaux. En réalité, explique-t-il, sur la base de solides arguments et d'exemples bien choisis, nos systèmes économiques font intervenir de multiples moyens monétaires dont la fongibilité est limitée par des cloisonnements qui peuvent être temporels (cas des bons d'achat à validité réduite), comptables, cognitifs, moraux, avoir trait à la nature des biens et services proposés (cas des vouchers), ou sanctionner la coexistence de plusieurs circuits d'échange, comme c'était le cas dans la France de l'Ancien Régime, où le système monétaire reposait sur trois composantes distinctes : l'or, l'argent et le billon. Concernant la fécondité d'une approche historique des formes monétaires, Ludovic Desmedt montre, au chapitre 11, que le dollar, aujourd'hui considéré comme un instrument d'hégémonie politique, sert au départ de moyen d'émancipation des colons états-unis face à l'impérialisme britannique. Dans une autre contribution (chap. 10), Jean-François Ponsot nuance

<sup>2</sup> Cf. Chris A. Gregory, 1982, *Gifts and Commodities*, London, Academic Press ; 1997, *Savage Money : the Anthropology of Politics and Commodity Exchange*, Amsterdam, Harwood Academic Publishers.

d'ailleurs l'hégémonie dont cette monnaie serait porteuse. Étudiant le processus de dollarisation de l'économie équatorienne, à la suite de la crise financière que vécut le pays dans les années 1990 et qui le poussa à renoncer à sa monnaie nationale — le sucre —, il met en évidence un intéressant phénomène de détournement des signes monétaires. En effet, au terme d'un processus émaillé de résistances mues par la peur d'une perte de souveraineté, les Équatoriens s'approprièrent la pièce de un dollar peu usitée aux États-Unis, car sur l'une de ses faces, celle-ci figure Sacagawea, une Amérindienne symbole de l'autochtonie, à laquelle s'identifièrent les paysans quechua. Par emprunt à la typologie proposée par Michel Aglietta et André Orléan, Jean-François Ponsot soutient qu'une telle identification a actionné le levier le plus puissant de la confiance dans le signe monétaire, celui d'ordre éthique qui procède de l'adhésion aux finalités collectives.

Au-delà de son apport à l'analyse de la dollarisation en Équateur, l'ouvrage édité par Michel Aglietta et André Orléan, *La monnaie souveraine* (1998<sup>3</sup>), sert d'armature théorique à la plupart des contributions au recueil. Au chapitre 7, Jean-Michel Servet, Bruno Théret et Zeynep Yildirim se livrent d'ailleurs à un vibrant plaidoyer en faveur des conceptions défendues dans *La monnaie souveraine*. Rappelons ici que, pour Michel Aglietta et André Orléan, la monnaie est une institution essentielle des sociétés humaines, qui doit être dissociée de l'échange marchand, tout en étant la précondition de celui-ci, et qui trouverait son origine dans les paiements sacrificiels entre humains et divinités reconnues comme souveraines. Dans cette perspective, les formes modernes et prémodernes de monnaie partageraient une nature commune : celle d'être dans une relation immédiate à la dette de vie et à la souveraineté. Si cette approche a le mérite de proposer une lecture anthropologique du phénomène monétaire qui ramène ses formes occidentales à leur statut de monnaies historiques parmi d'autres, elle présente cependant l'inconvénient d'établir une confusion entre offrandes (sacrificielles ou non) et monnaies, au prétexte qu'il s'agirait de moyens permettant aux sociétés de se réaliser et de se concevoir en tant que totalités. Or, en raisonnant de la sorte, le chercheur encourt le risque de classer dans la même catégorie des moyens et modes de transaction de nature différente et donc de faire perdre au concept de monnaie son potentiel analytique. Ce risque est illustré par la contribution de Laurent Fontaine. Celui-ci

<sup>3</sup> Paris, Éditions Odile Jacob.

assimile à de la monnaie la poudre de coca que produisent les Yucuna et qu'ils offrent à leurs invités en accompagnement des échanges, sans démontrer pour autant que cette poudre sert d'unité de compte ou de moyen de paiement. Un autre problème posé par la théorie de Michel Aglietta et André Orléan est celui de la souveraineté et de l'auto-conscience collective que ces auteurs érigent en universaux, alors qu'elles sont le produit idéologique de structures politiques étatiques. La souveraineté est une préoccupation étrangère à de nombreuses sociétés et affirmer que les hommes conceptualisent de la sorte leur rapport au divin procède d'une perception très européocentrée des choses.

Au final, ce livre, par le nombre et la diversité de ses contributions, couvre un large spectre d'usages et de formes monétaires. Il donne aussi un bon aperçu de la manière dont les ethnologues et les économistes du courant institutionnaliste appréhendent ces usages et formes. Par contre, il souffre d'un manque de problématisation collective, dont témoignent, d'une part, les faux clivages conceptuels posés dans l'introduction et, d'autre part, l'absence de synthèse conclusive.

**Bernard Formoso,**

*université Paris Ouest Nanterre La Défense (LESC) – (UMR CNRS 7506)*